**Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, chapitre 1, 1871.**

*Le coup d'État du 2 décembre 1851, organisé par Louis-Napoléon Bonaparte, a suscité en Provence des insurrections républicaines, notamment dans le département du Var. C'est cette révolte que décrit Zola au début de* La Fortune des Rougon*.*

La bande descendait avec un élan superbe, irrésistible. Rien de plus terriblement grandiose que l'irruption de ces quelques milliers d'hommes dans la paix morte et glacée de l'horizon. La route, devenue torrent, roulait des flots vivants qui semblaient ne pas devoir s'épuiser ; toujours, au coude du chemin, se montraient de nouvelles masses noires, dont les chants enflaient de plus en plus la grande voix de cette tempête humaine. Quand les derniers bataillons apparurent, il y eut un éclat assourdissant. La *Marseillaise* emplit le ciel, comme soufflée par des bouches géantes dans de monstrueuses trompettes qui la jetaient, vibrante, avec des sécheresses de cuivre, à tous les coins de la vallée. Et la campagne endormie s'éveilla en sursaut ; elle frissonna tout entière, ainsi qu'un tambour que frappent les baguettes ; elle retentit jusqu'aux entrailles, répétant par tous ses échos les notes ardentes du chant national. Alors ce ne fut plus seulement la bande qui chanta ; des bouts de l'horizon, des rochers lointains, des pièces de terre labourées, des prairies, des bouquets d'arbres, des moindres broussailles, semblèrent sortir des voix humaines ; le large amphithéâtre qui monte de la rivière à Plassans, la cascade gigantesque sur laquelle coulaient les bleuâtres clartés de la lune, étaient comme couverts par un peuple invisible et innombrable acclamant les insurgés ; et, au fond des creux de la Viorne[(10)](http://www.lemonde.fr/revision-du-bac/annales-bac/francais-premiere/corpus-hugo-flaubert-zola_1-frde48.html#n10), le long des eaux rayées de mystérieux reflets d'étain fondu, il n'y avait pas un trou de ténèbres où des hommes cachés ne parussent reprendre chaque refrain avec une colère plus haute. La campagne, dans l'ébranlement de l'air et du sol, criait vengeance et liberté. Tant que la petite armée descendit la côte, le rugissement populaire roula ainsi par ondes sonores traversées de brusques éclats, secouant jusqu'aux pierres du chemin.

Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, chapitre 1, 1871.

**Commentaire du texte**

Introduction

*La Fortune des Rougon*, publié en 1871, est le premier volume de la série des Rougon-Macquart, l'ample somme romanesque d'Émile Zola qui en compte vingt. Dans sa préface, Zola présente ce cycle comme « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire ». Le cadre temporel de ce premier épisode, sous-titré par Zola *Les Origines*, celles de la famille des Rougon-Macquart, correspond au début du Second Empire de Louis-Napoléon Bonaparte. Comme le souligne bien l'auteur, la dimension « sociale » de l'histoire située dans ce contexte historique précis compte autant que sa dimension « naturelle » faisant intervenir l'hérédité.

De fait, dès le premier chapitre du roman, le destin de la famille des Rougon-Macquart rencontre la grande histoire. Le soir du dimanche 7 décembre 1851, à Plassans (Aix-en-Provence ou Flassans dans le Var ?), quelques jours après le coup d'État du 2 décembre qui impose l'instauration du Second Empire, le jeune Silvère Mouret, fils d'Ursule Macquart et du chapelier Mouret, républicain convaincu, a rendez-vous avec la jeune Miette dont il est amoureux avant de rejoindre, le lendemain matin, le groupe des insurgés républicains de Provence. Alors que le jeune couple s'éloigne des faubourgs de Plassans et s'enfonce dans la campagne, jusqu'au petit pont qui enjambe la Viorne, il voit surgir tout à coup la colonne des insurgés, qui descend la route de Nice à travers les coteaux. Le récit s'attarde sur l'évocation de cette « bande », emportée par « un élan superbe » et qui chante la *Marseillaise* avec « une furie vengeresse ». Mais c'est toute la campagne qui semble se réveiller à cette bruyante irruption et venir ajouter sa voix et son soutien aux couplets révolutionnaires.

Nous nous demanderons comment Zola, qui s'inspire ici d'une situation historique, parvient à transfigurer la scène en un tableau épique, voire fantastique. Nous nous attacherons tout d'abord à voir cette arrivée de la colonne des insurgés comme une scène épique à la fois grandiose et terrifiante, puis nous verrons comment la nature, complice du soulèvement, compose avec lui une symphonie fantastique et héroïque.

I. L'arrivée des insurgés : une scène « grandiose », épique

*1. Un spectacle impressionnant et magnifique*

L'arrivée de l'immense colonne des insurgés se présente tout d'abord comme un spectacle « terriblement grandiose » aux yeux du jeune couple qui s'efface ici, muet de surprise et d'admiration : l'oxymore, qui traduit bien sa dimension spectaculaire, souligne sa beauté stupéfiante, tout comme l'adjectif « superbe ». Ce spectacle a pour décor un cadre lui-même grandiose, formé par les collines qui encadrent la vallée de la Viorne : « le large amphithéâtre qui monte de la rivière à Plassans […] cascade gigantesque sur laquelle coulaient les bleuâtres clartés de la lune ». Les métaphores de l'amphithéâtre et de la cascade font de ces murailles éclairées par les reflets de la lune, un magnifique mur de scène naturel. Mais, dans ce contexte nocturne et hivernal, c'est un spectacle assez effrayant, car il surgit dans la « paix morte et glacée de l'horizon ». D'autant plus effrayant d'ailleurs que l'apparition revêt un caractère inattendu puisqu'elle fait « irruption », compte tenu de la configuration du paysage, « au coude du chemin ». Cela contribue à l'effet de surprise, voire de peur qu'elle suscite. L'emploi de verbes appartenant au champ lexical de la vision confirme l'aspect inattendu du spectacle : « les derniers bataillons apparurent » ou encore « au coude du chemin se montraient de nouvelles masses noires » : le passé simple du verbe « apparaître » traduit la soudaineté de la vision tandis que l'emploi pronominal du verbe « se montrer », à l'imparfait duratif, souligne le caractère ostensible du défilé. C'est aussi bien sûr le nombre des insurgés qui est impressionnant, « grandiose », ce que traduisent bien les pluriels et les expressions hyperboliques qui les désignent : « quelques milliers d'hommes » formant une « bande », nom singulier mais collectif répété plus loin, dont la polysémie souligne à la fois le caractère peu organisé du groupe mais aussi sa configuration de colonne remplissant la route qui descend au milieu des coteaux. C'est aussi une masse compacte, ce que traduit bien l'expression de « masses noires », noires tellement les individus qui la composent sont serrés. C'est également une masse en mouvement, comme le soulignent les verbes « descendre », « rouler », le nom « l'élan », et qui semble déferler de manière irrésistible : « la route, devenue torrent, roulait des flots vivants qui semblaient ne pas devoir s'épuiser ». La métaphore du torrent et l'hyperbole insistent bien sur ce déferlement ininterrompu tout comme l'expression « toujours […] de nouvelles masses noires » où l'adverbe « toujours » et l'adjectif « nouvelles » signifient qu'elles se succèdent indéfiniment. Ce spectacle impressionnant du peuple en mouvement représente symboliquement la République en marche.

Mais le narrateur, inspiré par l'ampleur du cadre et de la foule en marche qui l'envahit, glisse d'une vision réaliste à une vision épique.

*2. Une vision épique*

Le déferlement de la colonne des insurgés prend des allures de cataclysme naturel qui fait penser à une crue torrentielle d'une grande violence, comme le montre bien la métaphore filée du torrent : « la route, devenue torrent, roulait des flots vivants », à laquelle vient s'associer la métaphore filée de la tempête, de l'orage : « […] toujours se montraient de nouvelles masses noires, dont les chants enflaient de plus en plus la grande voix de cette tempête humaine. » Les masses noires figurent les nuages sombres, tandis que le chant de la *Marseillaise* « grande voix » qui « emplit le ciel », fait penser au grondement du tonnerre accompagné d'une sorte de coup de foudre : « il y eut un éclat assourdissant ». La puissance sonore de cette tempête va d'ailleurs *crescendo* à mesure que de « nouvelles masses » font leur apparition, ce que soulignent le verbe « enflaient » et la locution adverbiale « de plus en plus » qui marque son amplification. Elle finit même par créer une atmosphère d'apocalypse avec les « bouches géantes » qui soufflent la *Marseillaise* « dans de monstrueuses trompettes qui la jetaient, vibrante, avec une sécheresse de cuivre, à tous les coins de la vallée ». Ces « monstrueuses trompettes » ne sont pas sans évoquer les trompettes de la colère divine au livre de l'Apocalypse de la Bible, censées annoncer la fin du monde et le Jugement dernier tandis que l'inflation verbale due aux nombreuses hyperboles contribue à ce climat paroxystique. Les allures guerrières et déjà menaçantes de la « petite armée » d'insurgés et de ses « bataillons » prêts à se battre, prennent ainsi une autre dimension beaucoup plus inquiétante : la colère qui les anime ici est assimilée à celle de la nature, voire à la colère divine qui retentit avec force comme un avertissement pour le pouvoir abusif qui a imposé le coup d'État.

Mais la puissance de ce soulèvement va aussi être amplifiée et magnifiée par la contribution de la nature, réveillée par cette tonitruante irruption.

II. La nature complice vient joindre sa voix à celle des insurgés pour composer une symphonie fantastique et héroïque

*1. La complicité de la nature*

Face à cette irruption, le milieu naturel va s'animer, sortir de son sommeil comme en témoignent les personnifications qui construisent une ample métaphore filée : « Et la campagne endormie s'éveilla en sursaut ; elle frissonna tout entière […] ». Et celle-ci va ajouter sa voix au chœur des insurgés en « répétant par tous ses échos les notes ardentes du chant national » qui retentissent « jusqu'aux entrailles » de la Terre. L'expression hyperbolique, associée aux pluriels, l'adjectif « ardentes », traduisent bien la ferveur unanime et l'enthousiasme de la nature métamorphosée en foule, comme le souligne la comparaison avec des « voix humaines ». C'est en effet la campagne entière qui semble convoquée à travers la longue énumération des éléments qui la composent : « Des bouts de l'horizon, des rochers lointains, des pièces de terre labourées, des prairies, des bouquets d'arbres, des moindres broussailles semblèrent sortir des voix humaines. » Les pluriels augmentatifs contribuent également à donner de l'ampleur à cette évocation de la nature et au chœur qu'elle constitue. Celle-ci va de fait former un vaste ensemble choral en venant joindre sa voix et le son de ses instruments aux chants des insurgés pour composer une véritable symphonie qui prend une dimension fantastique avec l'animation des éléments naturels. Au timbre plutôt tonitruant et martial des « trompettes » viennent s'ajouter les vibrations plus sourdes du tambour comme le laisse entendre la comparaison « ainsi qu'un tambour que frappent les baguettes », ce qui peut se comprendre du fait que la vallée sert ici de caisse de résonance. Du coup « l'amphithéâtre » devient la scène de cet immense orchestre et semble aussi rassembler une foule de spectateurs enthousiastes formant un « peuple invisible et innombrable acclamant les insurgés ».

*2. La Marseillaise, le « chant du monde » de la colère*

La *Marseillaise*, chant révolutionnaire devenu hymne national des républicains, envahit l'espace comme il domine le texte avec un réseau lexical assez riche de la répétition et des jeux d'échos sonores. Tout d'abord, ce sont les « chants » des insurgés qui sont répétés par la nature tout entière, par « tous ses échos », si bien qu'elle « emplit le ciel », « sembl[e] sortir », « des bouts de l'horizon » comme de tous les coins de « la campagne ». C'est ensuite « chaque refrain » qui est repris par « les trous de ténèbres » où « des hommes » paraissent « cachés » et finit par rouler en « ondes sonores ». Les verbes « répéter » et « reprendre », déjà synonymes par le sens, se font eux-mêmes écho avec la répétition du préfixe re- et des sons consonantiques [r] et [p], tandis que le terme « refrain », préféré à « couplet », insiste bien sur l'idée de reprise, d'autant qu'il est appuyé par le déterminant « chaque ». La propagation de ses ondes sonores est bien traduite par l'allitération en [r] qui parcourt la dernière phrase. La personnification de la nature s'approfondit par ailleurs comme sous l'effet de la répétition en chœur de ce chant, puisque les voix semblent émaner d'« hommes » qui vont jusqu'à constituer « un peuple invisible » venant grossir les rangs des insurgés et se confondre avec eux dans le « rugissement populaire » qui dévale la côte. La nature unanime rejoint « la bande » pour ne former qu'un seul « peuple » en marche exprimant sa « colère ». Celle-ci est traduite par l'expression « criait vengeance et liberté » qui résume en deux termes très forts le propos de la *Marseillaise* et le sens de la révolte. L'amplification sonore du chant est perceptible dans l'emploi du verbe « crier », le terme « rugissement » mais aussi dans l'hypallage « avec une colère plus haute » où l'adjectif « haute » s'applique à la montée en puissance du chant traduisant cette colère. L'ampleur acoustique de ce final de symphonie se double de la dimension visionnaire du spectacle, qui prend un caractère inquiétant et menaçant à travers des évocations comme celles des « creux de la Viorne » aux « eaux rayées de mystérieux reflets d'étain fondu » ou encore du « trou de ténèbres », autant de métaphores qui connotent la violence et la mort que « la petite armée » laisse présager. Mais si l'armée est qualifiée de « petite », ce qui souligne au passage le courage héroïque de la « bande » inorganisée, d'oser se dresser contre le pouvoir impérial, elle n'en est pas moins redoutable par les sentiments qui l'animent, et aussi le soutien, la légitimité que semble lui conférer la nature tout entière.

Conclusion

Zola a su exploiter admirablement à la fois la situation géographique des deux témoins qui voient la scène en contre-plongée et la ferveur républicaine du jeune Silvère pour présenter l'arrivée de la colonne des insurgés comme un spectacle impressionnant et magnifique. Dépassant le réalisme de cette situation historique, l'écriture visionnaire de Zola est animée en outre d'un souffle épique. Le décor grandiose et inquiétant de la campagne, en cette nuit glacée de décembre éclairée par la lune, lui permet d'évoquer l'arrivée des républicains révoltés comme un phénomène naturel terrifiant et d'associer la nature à la colère des hommes. Le chant de la *Marseillaise* répercuté par l'écho de la vallée, ajoute au spectacle une dimension acoustique et devient sous sa plume, une formidable symphonie fantastique.

Profondément républicain, l'auteur veut ainsi dénoncer l'illégitimité du coup d'État bonapartiste, et célébrer le courage, voire l'héroïsme des insurgés de Provence. Cette page fait écho à la manifestation de la foule misérable qui soutient les mineurs en grève dans *Germinal*, car emportée par le même élan de colère contre l'injustice sociale : « […] une masse compacte qui roulait d'un seul bloc, serrée, confondue, au point qu'on ne distinguait ni les culottes déteintes, ni les tricots de laine en loques, effacés dans la même uniformité terreuse. Les yeux brûlaient, on voyait seulement les trous des bouches noires, chantant la *Marseillaise*, dont les strophes se perdaient en un mugissement confus, accompagné par le claquement des sabots sur la terre dure. » Homme de conviction passionnément engagé dans les combats de son époque, Zola met ses talents de romancier au service de ses idées.